

XIX

LA PLÉIADE MONDAINE

I

Chaque siècle a ses groupes mondains qui imposent la mode, non pas seulement la mode des habits, mais la mode de l'esprit. Je ne veux pas rebrousser chemin dans la nuit des temps. Je veux indiquer quelques figures dont les portraits sont bien vivants encore. Sous Louis XIV, ce n'est pas le roi qui donnait la mode, c'est le marquis de Lauzun. Combien de satellites autour de cette planète qui déconcerta les astronomes! Sous le régent, il

n'y eut qu'un monde ès-lettres, ès-art, ès-mode. C'est que ce grand esprit révolutionnaire voulait refaire la France à son image. Il mourut trop jeune pour la France. Sous Louis XV, je ne parlerai pas des Marmousets, mais j'évoquerai la *Société de ces Messieurs* avec Crébillon fils pour président.

Ce fut là que Champfort, Beaumarchais, Rivarol prirent leurs flèches les plus aiguës.

Sous la Révolution, Barrère l'impertinent, qui s'accoudait sur la guillotine pour railler son monde, trainait à sa suite ceux qui osaient avoir de l'esprit.

Sous le Directoire, ce fut Fréron le Beau. Mais Napoléon apparut, qui souffla sur les gens d'esprit, comme il soufflait, le soir, sur les bougies de madame de Beauharnais. On avait joué aux pieds de l'Olympe ; il monta sur le mont Sacré avec sa suite de héros, qui ne s'amusaient pas à aiguiser des mots. Beaucoup trop de sabres et d'épaulettes pour les modes de Fréron.

L'Empire tombé, les mondains, presque tous soldats, se divisèrent en deux camps : les modes nouvelles et les modes anciennes. C'était surtout au Palais-Royal, dans les provocations à des duels, que se dessinaient les modes, les figures et les caractères sous la Restauration. Il était temps surtout pour les femmes que Gavarni survint ; car jamais on n'avait vu de pareils accoutrements pour masquer la beauté et le charme de ces dames. Aujourd'hui, en étudiant les images de ce temps-là, on se croit dans une galerie de caricatures.

Les femmes ne reprirent leur grâce que vers 1840, et encore ! On se demande comment mademoiselle Rachel, madame de Girardin et la comtesse du Chatel, qui étaient la grâce même, n'ont pas mieux inspiré les couturières. — On se demande comment Daru, Walewsky, Delahante, Gilbert de Voisin, le marquis du Hallay, Nieuwerkerke, le comte d'Orsay, Morny et vingt autres, qui étaient la coqueluche des femmes, ne les condamnaient

pas, par force majeure, à se mieux habiller.

Ceux-là que je viens de citer menaient plutôt l'esprit que la mode, car ils avaient avec eux Balzac, Janin, Alfred de Musset ; çà et là Alphonse Karr, Méry, Gozlan, Beauvoir, Roqueplan. Il me faudrait encore rappeler beaucoup de gens d'esprit tombés dans l'abîme de l'oubli.

II

Sous l'Empire numéro deux, il y eut encore un groupe, le dernier, car il n'y en a plus aujourd'hui ; l'esprit se vend trop cher pour qu'on le dépense en bonne ou mauvaise compagnie.

Ce dernier groupe avait pour présidents le prince d'Orange, Demidoff, Caderousse, de Caux, et tour à tour, beaucoup de gentilshommes du monde et quelques gentilshommes de lettres.

C'est ainsi que Gaston Jollivet y tenait bien sa place avec Heeckeren, Saint-Maurice, les trois frères Espeleta, le duc de Rivoli, le marquis de Massa, Aurélien Scholl et Kalil-Bey qui mourut de ses belles folies comme Caderousse. « Ci-git qui ne s'embêta pas sur la terre. » Combien de convives d'occasion qui semblaient ne venir au Grand-Seize du Café Anglais que pour y prendre le mot d'ordre !

Il ne faut pas oublier le marquis de Bridge, qui ne s'était pas trop démonétisé en dirigeant un atelier de photographie. Ce pauvre de Bridge, il comptait, depuis bien longtemps, sur les millions de sa mère, qui lui fit le mauvais tour de ne pas mourir avant lui, quoiqu'elle eût quatre-vingt-dix ans. Autant en emportent les nuages.

III

Aujourd'hui, hormis le prince de Sagan et trois ou quatre de ces messieurs, quels sont les noms de ceux qui laisseront une épitaphe ? Il y a encore de beaux entraîneurs, mais des entraîneurs pour les courses ou pour le jeu ; quelques-uns cependant sont piqués de la passion du théâtre ; dans chaque club, on donne la comédie, mais il y a vingt-cinq ans, on faisait mieux que de jouer la comédie des autres, on jouait la comédie en action. Dans quelques années, on lèvera la toile sur des scènes bien curieuses qui sont l'histoire ; ce sera encore l'histoire du Décameron de l'Impératrice, des dames de la cour et des coquines de haute volée.

N'oublions pas, parmi les quasi-gentils-hommes, ce galant homme qui s'appelait

Costet et à qui toutes les femmes du demi-monde disaient : « Je voudrais bien t'accoster. » Il était musicien à ses heures perdues. Heures plus perdues, celles qu'il passait dans une administration de l'Etat. Pas beaucoup d'argent, mais qu'il dépensait d'un air de grand seigneur. Il avait joué quelque peu, ce qui, naturellement, avait réduit sa petite fortune.

Ce train de vie ne pouvait durer longtemps. Il le continua jusqu'au bout sans crier misère. Un jour, nous dînions avec lui et de Bridge, au café des Ambassadeurs. Il dina gaiement, mais rentré chez lui, il se brûla la cervelle. Pourquoi ? Tout simplement, parce qu'il avait mangé son dernier louis à son dernier dîner. Il mourut en brave et en philosophe, mangeant le fonds avec le revenu. Ses amis ne se doutaient pas de cette fin de la fortune et de cette fin de la vie. On fut donc bien étonné d'apprendre qu'il ne laissait pas de quoi se faire enterrer. Il ne s'évertuait pas à montrer son esprit, quoi qu'il en eût. Il avait interrogé

un employé des pompes funèbres la veille de sa mort.

— Qu'est-ce que ça coûte, pour aller au Père-Lachaise, quand on est mort ?

— Oh ! pour un homme comme vous, ça coûte bien 3,000 francs, y compris l'église.

— Oh ! oh ! c'est bien de l'argent ! J'aime mieux aller à pied.

IV

Celui qui défila le premier la parade, ce fut un des présidents du Grand-Seize, Kalil-Bey, qui était devenu Kalil-Pacha.

Il disait gaiement :

« — Savez-vous pourquoi je me suis fait nommer ambassadeur à Paris ?

» C'est parce que Paris est un harem. »

Il a habité longtemps l'hôtel Mauresque, 47, avenue Friedland, qui a toujours abrité

des hôtes de haute fantaisie. Il nous donnait souvent à déjeuner.

Un de nous lui demanda un jour pourquoi, dans une maison mauresque, il n'avait pas créé un petit sérail pour lui et ses amis. Il prit l'idée au sérieux. Dix jours après, une belle Turque apparut au déjeuner. Elle fut saluée par beaucoup de points d'admiration. Tout le monde lui fut gracieux. C'était à qui lui baiserait la main et lui allumerait son narghilé. Quels que fussent nos points d'admiration, elle se déplut à Paris quand elle se vit habillée à la française ; ce fut bientôt le désespoir de Mignon regrettant sa patrie. Kalil-Pacha voulut l'acoquiner à quelques Françaises du demi-monde, mais elle se tournait vers Constantinople comme les roses se tournent vers le soleil.

V

Il y a un survivant à messieurs de Bois-Doré : j'ai nommé le comte de Lagrenée. Lagrenée ! c'est une terre riche pour le bon grain ; aussi a-t-il pu s'égrener par tout l'univers, sans rien perdre de son grenier d'abondance. On peut lui reprocher d'avoir semé dans son esprit des bluets et des coquelicots ; c'est qu'il a voulu que sa gerbe fût riche mais poétique. Il s'est toujours souvenu que les mauvaises herbes de l'esprit sont souvent le régal des yeux par la gaieté des couleurs. Or, le grand artiste qui a créé le monde était un grand coloriste. Tous ceux qui travaillent de près ou de loin à renouveler ce tableau féerique doivent imiter le maître. Voilà pourquoi les poètes ont toujours mis, par amour des con-

trastes, les folles herbes des champs dans le blé sacré pour la joie des yeux.

Lagrenée est un chroniqueur, sans le savoir, plus Parisien que les Parisiens. Lui qui court le monde, quand on le voit reparaître dans la capitale des capitales, c'est toujours lui qui, au débotté, nous apprend les dernières nouvelles de Paris. Ce Parisien par excellence, c'est qu'il a fait de l'univers la cité future. On l'a vu, consul en Russie, préparant l'alliance russe par les femmes. A Moscou comme à Pékin, pareillement en Amérique, il a fait aimer la France. Son maître, Talleyrand, — mais est-ce bien son maître — travaillait avec l'esprit du démon à mettre tout le monde dedans. N'a-t-il pas même trahi la France en 1815, quand on pouvait refaire l'Empire, et qu'il réarma les nations contre l'empereur ? Lui, Lagrenée, ne trompe personne, mais il sème à pleines mains l'esprit français qui est, quoi que fassent les gouvernements, l'esprit de l'avenir. Si on l'envoie en Afrique, il fera

mieux que plusieurs régiments ; pareillement au Tonkin. Mais je ne veux pas l'exiler, ce franc mousquetaire de la diplomatie. Pour la santé de l'esprit parisien, il faut qu'il nous donne sa gaieté de cœur sous le sel de son esprit. Quant il est à Paris, il prodigue ses mots dans les bureaux de rédaction, c'est-à-dire dans les chroniques des autres. Pour lui, ce qu'il fait bien, c'est la chronique parlée. Il est intarissable ! Que de fois il rouvre la porte pour jeter le mot de la fin !

XX

MON FILS HENRY HOUSSAYE

ET LE IX^e FAUTEUIL

De tous mes livres, le meilleur c'est
Henry Houssaye.
(Confessions d'Arsène Houssaye.)

I

Il y a quelque quarante ans, quand Augustine Brohan voulait punir son fils, un camarade du mien, elle lui disait : « Si tu continues à n'être pas sage, je te condamnerai à faire le tour de madame Allan. »

Moi, quand je voulais punir mon fils, je lui